

# 1. LA LANGUE HINDI DANS SON HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE, SOCIALE

*Chapitre 1 de l'ouvrage Le hindi, A. Montaut, Collections Langues du Monde, Société de Linguistique de Paris, Peeters, Louvain (Version auteur)*

Le terme «hindi» est générateur d'importants malentendus car il désigne plusieurs réalités. L'une est la langue officielle de l'Union fédérale indienne, utilisée notamment dans l'administration, aujourd'hui «modernisée» par le recours quasi exclusif aux néologismes de source sanskrite. Cette langue est de ce fait relativement éloignée des usages populaires et n'était pas comprise, il y a encore quelques décennies, par les villageois qui n'avaient que peu, ou pas, fréquenté l'école<sup>1</sup>. Une seconde acception du terme désigne le parler standardisé, mais non sanskritisé, tel qu'on peut l'entendre dans les films commerciaux aujourd'hui comme il y a cinquante ans<sup>2</sup>, en Inde comme au Pakistan. C'est aussi aujourd'hui celui des revues grand public (journaux de cinéma, certains magazines féminins), des émissions populaires à la radio et à la télévision, de la conversation familière dans les grandes villes de la zone hindiphone comme Delhi, Agra, Allahabad, etc.

Langue de la ville, donc, ce qui justifie la boutade de certains linguistes, «le hindi, ça n'existe pas», car dans un pays à 90% rural comme était l'Inde d'avant l'Indépendance, une infime minorité de locuteurs avaient pour langue maternelle cette variété standard, laquelle est longtemps restée une langue seconde (de culture, de prestige, de travail) pour des locuteurs dont la langue maternelle était un des parlers régionaux de la vaste zone dite «hindiphone». La situation s'est toutefois rapidement modifiée avec l'urbanisation accélérée de l'Inde du Nord et il est désormais patent que la variété standard est la langue maternelle de la jeune génération urbaine. Ohala (1983) signale même qu'il s'agit de la troisième génération dans les années 1980, de la quatrième donc aujourd'hui, et distingue cette variété (ou «hindi standard») du hindi formel («High Hindi») et de l'ourdou formel («High Urdu»). La troisième acception du terme «hindi» en effet, liée à la tradition des linguistes historiens de la langue d'une part<sup>3</sup>, à la culture hindi d'autre part, recouvre un ensemble de parlers («dialectes»), dont certains sont très différenciés structurellement, mais qui tous ont plus ou moins contribué à la genèse du hindi moderne standard et définissent l'orbe culturel hindi (les classiques les plus importants de la tradition hindi sont respectivement en avadhi, dialecte oriental, avec le *Ramayana* de Tulsidas, et en braj, avec les poèmes de Surdas sur Krishna, outre les poèmes transmis dans une langue composite dite *sant bhasha*, «langue des saints» ou *sadhukari* (langue des renonçants), qui emprunte aux parlers occidentaux comme

<sup>1</sup> GUMPERZ, J. & NAIM, C.M., 1960. "Formal and Informal Standards in the Hindi Regional Language Area", in FERGUSON, C.A. & GUMPERZ, J.J. (eds.), *Linguistic Diversity in South Asia*, Bloomington, Indiana University Press, 92-118.

<sup>2</sup> Films tournés essentiellement à Bombay et aujourd'hui connus sous le nom de Bollywood. La langue contemporaine de cette production diffère toutefois de celle des années 1950 par une anglicisation très importante.

<sup>3</sup> En témoignent les titres des descriptions de qualité comme *Le hindi et ses dialectes villageois (Hindī kī grāmīn bolīy)* de Hardev Bahari (1966) ou leur contenu. L'ouvrage de référence *La langue hindi, son origine et son développement (Hindī bhāṣā, uskā udgam aur uskā vikās)*, de U.N. Tiwari (1956) consacre cent pages sur quatre cent cinquante aux parlers régionaux et y revient en outre dans les diverses rubriques de l'ouvrage.

orientaux).

## 1.1. L'EXTENSION GÉOGRAPHIQUE DES PARLERS HINDI

### 1.1.1. En Inde

Géographiquement, ces parlers ou *bolī*<sup>4</sup>, regroupés sous le terme de langue (*bhāṣā*) hindi occupent la plaine du Gange entre le Pakistan à l'ouest, le Maharashtra au sud, le Bengale à l'est. Bengali et marathi sont en effet des langues dites majeures et tôt enregistrées officiellement comme telles dans l'annexe VIII de la Constitution (*Eighth Schedule*). Les langues du Rajasthan, à l'ouest, (le marwari étant la principale) figurent souvent dans la liste des parlers couverts par le vaste label *hindi*, comme les parlers du nord ou pahari, c'est-à-dire « montagnards » (aujourd'hui Uttarakhand, dans la région sub-himalayenne du Garhwal et du Kumaon, au nord de Dehradun) ainsi que les parlers du Bihar (maithili, magahi), à l'est. Mais si beaucoup de linguistes reconnaissent à ces groupes un statut spécifique, à peu près tous continuent à distinguer sous le terme de hindi oriental (*pūrvī hindi*) les variantes parlées dans l'est de l'Uttar Pradesh, dont essentiellement l'avadhi, le chattisgarhi, et le bhojpuri. Quant aux variantes occidentales, elles comprennent le hindi standard ou *khaṛī bolī* (*litt.* langue debout, *cf. infra*<sup>5</sup>), l'haryanvi parlé au nord-ouest de Delhi dans l'Etat de l'Haryana, qui s'est séparé du Panjab dans les années 1960 pour des raisons religieuses et linguistiques, et le kanauji (région de Lucknow et Allahabad).

Les parlers fédérés sous l'étiquette *hindi* sont très nombreux – 351 selon R.N. Srivastava (1994) – et très divers. Certains ont trois genres, d'autres ne grammaticalisent pas le genre, certains sont ergatifs, d'autres nominatifs, d'autres encore indexent tous les participants sur le prédicat. Il y a donc plus de différences structurelles entre les plus distincts de ces parlers entre eux qu'entre les deux langues aujourd'hui distinctes et entérinées comme langues majeures que sont le panjabi et le hindi, et plus encore le hindi et l'ourdou.

Un poète contemporain comme Kedarnath Singh emploie *hindi* au sens de dialecte villageois, fortement marqué par les régionalismes, et réserve à la langue standard, associée à la civilisation urbaine, le terme *ourdou*. La même distinction correspond chez Rahi Masum Raza, écrivain « régionaliste » de la génération précédente, à *bolī* ou *zabān*, qui désigne la langue locale, *vs* ourdou.

Qu'on regarde la carte des dialectes du hindi, on n'y trouvera pas le hindi.

Outre le nord de l'Inde, recoupant pratiquement l'ancien territoire du Bharatvarsha ou Aryavarsha, une variante méridionale du hindi s'est développée dans le Deccan en territoire dravidophone, avec la fondation des Sultanats de l'Inde du Sud (dont Golconde) ; mentionnée d'abord sous le nom de *dakkhini hindi*, elle est aujourd'hui nommée *dakkhini ourdou* ou *dakkhini*.

### 1.1.2. Hors de l'Inde

Les hindiphones originaires d'Asie du Sud ont connu une première diaspora au XIX<sup>e</sup> siècle dans les Caraïbes et l'océan Indien, lorsque, la traite des Noirs une fois interdite en 1848<sup>6</sup>, les plantations recrutent des travailleurs contractuels (*indentured labourers*) dans l'île Maurice, Fiji, Trinidad, la Réunion, les Antilles (1853-54), la Guyane, le Surinam (1872), l'Afrique du

<sup>4</sup> *Bolī* « parlure, dialecte », est un mot féminin, comme *bhāṣā* « langue ». Par tradition, on dit pourtant le hindi, le panjabi, le bhojpuri – bien que tous ces noms de langues et dialectes soient féminins en hindi – usage que je respecte ici.

<sup>5</sup> Terme également présent dans la description de l'ourdou et de ses origines.

<sup>6</sup> La première Indienne achetée l'a cependant été à Batavia en 1653. Entre 1658 et le XIX<sup>e</sup> siècle, 1195 Indiens arrivent ainsi en Afrique du Sud, la moitié du Bengale, les autres du Coromandel, du Kerala et du Népal.

Sud<sup>7</sup>. Ceux-ci, paysans sans terre ou ouvriers journaliers essentiellement originaires du Bihar et locuteurs d'avadhi et de bhojpuri, ou d'une *lingua franca* acquise dans la région de Calcutta où se regroupaient avant l'embarquement les travailleurs d'origine variée (le hindi de Calcutta, dit *bazari hindi*, cf. 2.3.3)<sup>8</sup>, ont conservé leur langue à des degrés variés, soutenue par la récitation du long poème épico-religieux en avadhi qu'est le *Ramayana* de Tulsidas, souvent le seul livre qu'ils emportaient. Madrasa et mosquée pour l'ourdou, baithak, gurushala et temple pour le hindi, sont les lieux traditionnels de la diffusion informelle de la langue.

A l'île Maurice, où la communauté indienne est importante (48 % d'«hindous» dans les recensements), à Fidji, à Trinidad, le hindi a été fortement encouragé par le gouvernement indien dès les indépendances des pays concernés<sup>9</sup>, et la langue officielle s'est superposée à l'avadhi ou au bhojpuri indigène, créant une sorte de diglossie (cf. 2.3.).

Au Surinam (ainsi qu'au Guyana), où la communauté indienne constitue 41 % de la population, ces encouragements sont plus récents, mais se sont traduits en 2003 par le choix de la capitale Paramaribo comme siège de la XVIII<sup>e</sup> World Hindi Conference.

Dans d'autres zones comme les Antilles françaises, la langue « ancestrale » est largement oubliée et ce n'est que récemment qu'on a entrepris de déployer d'importants efforts pour se la réapproprier<sup>10</sup>.

Une diaspora plus récente (datant d'après l'indépendance de l'Inde) concerne les pays du Golfe : Arabie Saoudite, Emirats Arabes Unis, Bahrein, Qatar, Oman (médecins, ouvriers peu ou non qualifiés, plus récemment informaticiens, généralement peu enclins à se fixer dans le pays : environ 1 400 000) et le Royaume-Uni ou l'Amérique du Nord (environ un million), où la population, souvent qualifiée, a davantage tendance à s'établir, ainsi que, à un moindre degré, la Communauté Européenne (Norvège, Suède, Espagne, France) et l'Asie centrale (Ouzbékistan, Tadjikistan).

### 1.1.3. Les statistiques officielles sur la population hindi-ourdouphone

La diversité de l'acception du terme *hindi* explique celle des statistiques : l'*Indian Census* de 1991 recense 337 millions de locuteurs, ainsi classés : 199 millions pour le hindi occidental (dont 180 pour la khariboli ou hindi standard, chiffres retenus par la liste SIL International<sup>11</sup> dans les recensements d'*Ethnologue*<sup>12</sup> ; 13 millions pour l'haryanvi et 6 pour le kanauji), 31 millions pour le hindi oriental (20 pour l'avadhi, 11 pour le chattisgarhi, devenu en 2006 langue officielle), 85 millions pour les parlers bihari (45 millions pour le maithili, qui a en 1994 acquis un statut officiel indépendant, 26 millions pour le bhojpuri, 11 pour le magahi, et 2 pour le sadri/sadani), 7 millions pour le pahari, 5 millions pour le rajasthani. *Sasnet India* recense en 2001 402 millions d'hindiphones, soit autour de 35% de la population indienne

<sup>7</sup> Gandhi arriva en 1893 en Afrique du Sud comme avocat pour défendre la communauté des travailleurs indiens immigrés dans des conditions peu éloignées de l'ancien esclavage, même s'ils jouissaient du statut de travailleurs libres. C'est à Natal qu'il fonda l'*Indian Congress*, en 1896, et mit au point les méthodes de résistance passive.

<sup>8</sup> Cf. TINKER, J. 1974. *A New System of Slavery, the Export of Indian Labour Overseas 1830-1920*, Londres, OUP ; BISSOONDOYAL, U. & S.B.C. SERVANSING (eds.), 1986. *Indian Labour Immigration*, Moka, Presses du Mahatma Gandhi Institute.

<sup>9</sup> Le *Mahatma Gandhi Institute* à Moka (île Maurice) dispense un cursus complet en hindi, avec des professeurs généralement formés en Inde. Trinidad est dans les Caraïbes une base d'évaluation pour les îles voisines, organisant les examens officiels du gouvernement indien.

<sup>10</sup> Bharatiya Bhasha Prachar Parishad en Guadeloupe (guadeloupe.parishad@wanadoo.fr).

<sup>11</sup> GORDON, Raymond G. (ed.). 2005. *Ethnologue : Languages of the World*. Fifteenth Edition, Dallas, Tex. SIL International. Online version : <http://www.ethnologue.com/>

<sup>12</sup> Qui s'appuie essentiellement sur l'*Atlas linguistique* de Roland Breton, révisé pour l'édition indienne de 1998 (*Atlas of the Languages and Ethnic Communities of South Asia*, Sage, Delhi).

(1.138 milliard), proportion constante dans les appréciations « larges »<sup>13</sup>.

L'ourdou, parlé au Pakistan, au Bangladesh, en Inde (où il est l'une des vingt-trois langues officielles)<sup>14</sup>, et dans les mêmes pays que le hindi par la diaspora, est la langue maternelle d'environ 60 à 80 millions de locuteurs (dont 48 en Inde) et est parlé par les 160 millions de Pakistanais. Là encore les chiffres varient considérablement : pour la liste *SIL Ethnologue Survey*, hindi-ourdou groupés comptent 182 millions de locuteurs en 1999 (cinquième langue la plus parlée au monde) alors que pour Comrie (*Encarta Encyclopedia*) le hindi compte 333 millions de locuteurs en 1998 (seconde langue la plus parlée au monde, après le chinois et avant l'espagnol)<sup>15</sup>.

Au total, et malgré l'impopularité du hindi à l'est (Bengale et états voisins) et au sud (dravidophone), une partie considérable de la population interrogée, admet comprendre le hindi (79 % à l'est et 30 % dans le sud) et pour la totalité de l'Inde du Nord, 94 % admettent lire et parler le hindi (contre respectivement 24 et 30 % dans le sud). Cette diffusion est due largement à la vogue du cinéma populaire hindiphone dit Bollywood<sup>16</sup>.

La population hindiphone est aujourd'hui massivement hindoue, mais regroupe aussi des Sikhs (notamment une partie importante de la diaspora installée à Delhi en deux vagues, lors de la Partition en 1947 et dans les années quatre-vingt lors des violences communautaristes qui ont déchiré le Panjab<sup>17</sup>), des chrétiens, des jains et des bouddhistes. Dans le recensement de 2001, les hindous constituent 80,5% de la population indienne, les musulmans 13,4%, les chrétiens 2,3%, les Sikhs 1,9%, les bouddhistes 0,8%, les jains 0,4%, les autres religions et croyances (tribales, mais aussi zoroastriens : 69 601) 0,6%.

La population augmente de 1,6% par an, l'espérance de vie à la naissance est de soixante-huit ans et demi, et le pouvoir d'achat de 3 800 dollars US, un quart de la population se trouvant au-dessous du seuil de pauvreté. Les castes et les tribus dites répertoriées (*scheduled castes and scheduled tribes*) constituent respectivement 14,68% et 8,08% de la population totale, le Panjab étant l'Etat qui a la plus forte proportion de castes répertoriées (hors-castes) et le Mizoram la plus forte proportion de tribus.

L'hymne national est le *Jana gana mana*, dont la musique et les paroles sont de Rabindranath Tagore.

---

<sup>13</sup> Proportion qui atteint dans certains décomptes 42%.

<sup>14</sup> Langues officiellement reconnues par l'Académie des Lettres (une demi-douzaine de plus que les langues officiellement reconnues par la Constitution pour les échanges administratifs intra-Etat). A cette liste, il faut superposer la liste des langues les plus parlées (le bhili, langue tribale, treizième langue la plus parlée en Inde avec 5,5 millions de locuteurs, indo-aryenne ; le gondi, le tulu, et le kurukh, langues « tribales » dravidiennes, respectivement quinzième, dix-neuvième et vingtième langues les plus parlées. Alors que trois langues parlées par moins d'un million de locuteurs figurent dans l'annexe VIII de la Constitution (anglais, au 40<sup>e</sup> rang pour le nombre des locuteurs, le sanskrit, au 67<sup>e</sup> rang) ou dans la liste de l'Académie des Lettres (le dogri, au 54<sup>e</sup> rang). L'anglais est la langue maternelle de 178 598 locuteurs, soit 0,02% – pas nécessairement « Anglo-Indiens » car l'usage de l'anglais peut prévaloir dans les couples éduqués qui n'ont pas la même langue maternelle, ou simplement par choix. Le dogri, parlé en Inde par 89 681 locuteurs, est également parlé au Pakistan (deux millions env.).

<sup>15</sup> Estimation quantitative en 2007 des dix-huit langues qui avaient, en 1991, un statut officiel (auxquelles il faut ajouter le santhali et le chattisgarhi, récemment reconnues comme langues d'Etat (en millions) : hindi : 402,2 ; bengali : 83,0 ; telougou : 78,7 ; marathi : 74,5 ; tamil : 63,2 ; ourdou : 51,8 ; goujarati : 48,5 ; kannada : 39 ; malayalam : 36,2 ; oriya : 33,5 ; punjabi : 27,9 ; assamais : 15,6 ; kashmiri : 3-4 ; sindhi : 2,5 ; népali : 2,5 ; konkani : 2,1 ; manipuri : 1,5 ; sanskrit : 2 946 locuteurs.

Liste des vingt-neuf Etats de l'Inde : Andhra Pradesh, Arunachal Pradesh, Assam, Bihar, Chhattisgarh, Goa, Goujarat, Haryana, Himachal Pradesh, Jammu & Kashmir, Jharkhand, Karnataka, Kerala, Madhya Pradesh, Maharashtra, Manipur, Meghalaya, Mizoram, Nagaland, Orissa, Punjab, Rajasthan, Sikkim, Tamil Nadou, Tripura, Uttarakhand, Uttar Pradesh et Bengale occidental (outre les sept Territoires de l'Union dont Delhi, Chandigarh, Pondichéry).

<sup>16</sup> Le premier film hindi (*Raja Harishchandra*, de Rajasaheb Phalke) date de 1913.

<sup>17</sup> Contrairement aux Bengalais de Delhi, très attachés à leur langue, les Sikhs choisissent souvent de s'assimiler.

Le taux global d’alphabétisation en Inde est de 64,8% (75,2% pour les hommes et 53,7% pour les femmes).

Ethniquement, les hindiphones en général, et les partisans d’un hindi hindou (cf. 3.) en particulier, se vantent d’être les véritables héritiers des Aryens, arrivés dans l’actuelle Asie du Sud par le nord-ouest au moment de la composition des plus anciens textes (le *Rig Veda* porte la marque d’un environnement géographique qui semble être celui de l’Indus)<sup>18</sup>. Les contacts avec les populations précédemment établies sur le territoire (Mundas, d’origine austro-asiatique, et Dravidiens) ont été importants, et dans la seconde partie du millénaire les conquérants turko-afghans et moghols, de langue maternelle turque mais usagers du persan, (cf. 3.1.) ont provoqué une mixité considérable.

Economiquement, la zone hindiphone (*Hindibelt*) se signale par sa relative arriération (qui transparaît dans le taux d’alphabétisation, nettement inférieur – en Uttar Pradesh, au Bihar, au Rajasthan par exemple – à celui de l’ensemble du pays), mais la présence de la capitale est un facteur de dynamisme.

## 1.2. LE DÉBAT HINDI-OURDOU : L’ORIGINE DE LA LANGUE ET DE SA LITTÉRATURE

Le plus important des malentendus concernant le nom de la langue, car il a coïncidé avec des événements historiquement et politiquement dramatiques, est celui qui touche aux rapports entre hindi et ourdou (dans l’acception restreinte du terme «hindi»). On peut citer chez les spécialistes de l’ourdou comme chez ceux du hindi autant de chercheurs non partisans pour qui la distinction des deux langues est un expédient politique et en rien une réalité linguistique, même si, depuis la Partition en particulier, il est certain qu’il y a aujourd’hui deux littératures. Vu la complexité du débat et la véhémence des prises de positions, il faut consacrer quelques lignes à l’opinion de chercheurs reconnus dans les deux «camps». Pour Kelkar (qui a forgé le terme *hirdu*), que suivent la plupart des linguistes du hindi, le hindi officiel et l’ourdou officiel sont deux styles d’une même langue, l’un sanskritisé l’autre persianisé. Gyan Chand (1974), spécialiste de l’ourdou, montre non seulement que des extraits de deux textes du XIX<sup>e</sup> siècle, l’un hindi, l’autre ourdou, présentent les mêmes caractéristiques, mais qu’une même œuvre comme le *Fasāna-i-‘Ajā’ib* (1824) de Mirza Rajab comporte des séquences qu’on devrait attribuer à chacune des deux langues en vertu des critères de distinction retenus (lexique arabe et persan pour l’ourdou, sanskrit pour le hindi)<sup>19</sup>. Ehtesham Husain ouvre ainsi son histoire de la littérature hindoustani (*Hindustānī lisāniyāt xāka*): «on the standpoint of linguistics, it is not correct to say that Hindi and Urdu are two languages. No linguist has expressed that opinion.»

Gopichand Narang, autre spécialiste de l’ourdou, cite aussi à preuve le lexicographe Syed Ahmad Dehlavi, auteur d’un dictionnaire ourdou (*Farhang-i-āṣafiya*) paru entre 1895 et 1905 qui dénombre quarante mille mots communs avec le hindi sur cinquante-cinq mille<sup>20</sup>. Un siècle avant, Mohammad Husain Azad déclarait à l’*Anjuman-e Panjāb*, « Société du Panjab », en 1874, que la langue ourdou est essentiellement la *braj bhāṣā* ou *bākhā*, c’est-à-dire le hindi, et, dans des mots plus nets encore en 1961, Abdul Haq, un des spécialistes pakistanais de l’ourdou les plus autorisés : «c’est une évidence qui ne souffre pas de discussion que la langue que nous parlons et écrivons sous le nom d’ourdou aujourd’hui est dérivée du hindi. »<sup>21</sup>

<sup>18</sup> Bien que les plus radicaux des propagateurs du hindi «ancestral» refusent la théorie de l’invasion et considèrent les Aryas comme les « fils du sol » indien depuis toujours.

<sup>19</sup> Chand, Gyan. 1974, « Urdū, hindī yā hindustānī », *Hindustānī zabān*, jan-avr 1974.

<sup>20</sup> Narang, Gopichand. 1974, ‘Urdū aur Hindī kā lisānī iṣṭerāk’, *Hindustānī Zabān*, avr. 1974.

<sup>21</sup> HAQ, Abdul, 1961, *Qādīm Urdū*, Karachi, p. 45.

### 1.2.1. Les noms de la langue

Si la langue nommée ourdou est en effet postérieure au hindi dans sa dénomination, justifiant la notion de « dérivation » ci-dessus, les deux noms sont l'un comme l'autre récents en tant que désignation des langues en question et leur emploi pour décrire l'histoire commune de ces langues jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle relève de l'anachronisme. Parler d'ourdou ancien (*qadīm urdū*) en faisant référence à Amir Khusro (1236-1324), pour ensuite dater l'ourdou moderne du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme il est de règle dans l'histoire de l'ourdou, pose bien sûr le problème de la nature et des conditions de la transformation intervenue durant ces quelque cinq siècles, mais aussi témoigne bien de l'identité originelle du hindi et de l'ourdou puisque le même Amir Khusro est systématiquement mentionné comme un des premiers écrivain hindi, voire le premier. Reste qu'il disait lui-même écrire en dehlavi (langue de Delhi), se présentait comme un turk parlant le hindavi ou le dehlavi, et écrivant en plusieurs langues dont le persan.

Le terme *hindi* est fait sur *hind*, désignation iranienne des territoires proches de la rivière Sindhu (le persan ayant /h/ pour équivalent du /s/ initial antévocalique de l'indo-aryen<sup>22</sup>; les autochtones désignaient autrement leur territoire (*bhārat khaṇḍ*, *bhāratvarś*, *jambū dvīp*). *Hindī*, dérivé persan de *hind* (comme *hindū*, autre nom iranien à l'origine désignant les habitants de la région traversée par l'Indus) a donc très longtemps désigné les habitants de l'Hindoustan (« région de l'Indus ») et le grand poète ourdou du XIX-XX<sup>e</sup> siècle Iqbal s'en sert pour désigner la communauté à laquelle il appartient : « nous sommes/je suis hindi et notre pays/mon pays est l'Hindoustan<sup>23</sup>. ». Ce qui n'empêche pas le terme d'avoir des usages plus spécialisés puisqu'on le trouve, chez Amir Khusro, synonyme de « musulman de l'Inde » (*bhārat musulmānī*) opposé à « hindou »<sup>24</sup>. Les noms *hindūī*, *hindvī* et *hindavī* désignent, eux, la langue (comme bien entendu aussi le mot langue *bhākhā*, du skt *bhāṣā*<sup>25</sup>), celle d'Amir Khusro par exemple quand il utilise la langue locale et non le persan, et c'est le terme qu'emploie dans les années 1800 l'auteur réputé fondateur du hindi moderne, Inshallah Khan 'Insha' pour désigner la langue moderne à laquelle il entreprend de donner une littérature.

A cette époque, où la colonisation culturelle n'a pas encore proprement commencé (avant l'établissement du Raj), mais où les Britanniques sont très présents dans la plaine du Gange, c'est le terme *hindustānī* ou *hindostanee* qui désigne la langue de communication des plaines de la Doab. Ce terme, qu'affectionnera Gandhi précisément parce qu'il évite la référence à *hindi* comme à *ourdou*, est certes utilisé par les Britanniques au sens de *hindi* et comme synonyme de *khaṛī bolī* ou *the h hindi*<sup>26</sup>, ou même de *braj bhākhā* (la langue de la région d'Agra et Mathura, territoire Braj), mais il ne semble pas que la paternité leur en soit attribuable en dépit de la tradition dominante : le chroniqueur persan du règne de Shahjahan, Abdul Hamid Lahori, réfère à la langue parlée localement par le terme *hindostanī*, terme courant aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles chez les Iraniens et les Turcs<sup>27</sup>. C'est le terme de Moor, More (Maure) qui est la

<sup>22</sup> Que les Grecs désignaient par Indos, India/Indica correspondant à l'origine au nord-ouest de l'actuelle Asie du Sud. Les langues européennes ont gardé la désignation Indus pour le fleuve, mais adopté (comme les Arabes qui parlent du Sind) l'appellation locale Sindh pour la région.

<sup>23</sup> *Hindī haī ham vaṭan hai hindūstān hamārā*.

<sup>24</sup> « Le roi fit piétiner par les éléphants les hindous, mais les musulmans hindi (= indigènes, natifs de la région) restèrent sains et saufs ».

<sup>25</sup> Ou encore *bolī* (« parler », « langage ») et *khaṛī* (« debout ») *bolī* (= la langue qui a de la tenue), terme qu'on trouve aussi comme auto-désignation de l'ancien ourdou tant chez les soufis du Deccan que dans le nord de l'Inde au XVII<sup>e</sup> siècle. Ou encore *the h hindi*, chez Insha par exemple.

<sup>26</sup> « Hindostanee, or Hindee, or Thenth Hindee, Khuree bolee, or that dialect of the Hindostanee spoken by the great body of the Hindoos throughout the whole of Hindoostan and particularly the cities of Dillee and Agra. » (Rapport de Thomas Roebuck à l'Administrateur du Fort William College en 1812).

<sup>27</sup> Tiwari (1956 : 140) cite Abu'l-Fazl qui, dans sa chronique d'Akbar (1572), raconte qu'après sa victoire sur Daulat Khan Lodi, Akbar dut faire appel à un interprète pour lui traduire l'« hindostani ».

désignation proprement anglo-indienne de la langue. Si *hindoustani* a globalement désigné le hindi jusqu'en 1800, puis plus souvent l'ourdou à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est que le nom *ourdou* n'était guère en circulation avant 1800. On en fait remonter le premier emploi pour désigner la langue au poète Mashafī en 1776, le terme *zabān-e-urdū-e-mu'alla* « la langue du camp sublime », s'employant depuis un siècle : le camp, ou armée (sens originel de ce mot turc) en question était le Fort Rouge de Delhi, Shahajahanabad, la ville de Shahjahan, fondée en 1648, et la langue qui s'y parlait dans l'élite aristocratique, ce dehlavi ou hindi de Delhi, s'est trouvée de plus en plus policée linguistiquement par l'aura de la cour – qui elle, imposait le persan comme langue de culture<sup>28</sup>. Mais ce nouveau nom d'«ourdou» ne s'impose pas d'emblée, et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle les grands poètes de culture ourdoue désignaient leur langue par le terme *hindi*<sup>29</sup>.

Ce n'est guère qu'autour des années 1800 que le terme s'installe. Inshallah Khan Insha (auteur par ailleurs du premier texte de fiction en hindi moderne, *L'Histoire de la reine Ketki*), associe dans *daryā-i-latāfat* (en persan, traduit en ourdou en 1935) l'émergence de l'ourdou à la cour de Shahjahan au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1801 Mir Amman, dans la préface d'une œuvre programmatique (*bāḡ-o-bahār* « Le jardin et le printemps »), recule d'un siècle cette émergence, posant nettement l'ourdou comme une langue spécifique, avec un nom et une genèse qui le distingue du hindi : langue des soldats (*lāśkarī*) et des marchés (*bāzārī*) à l'origine, l'ourdou serait né d'une *lingua franca*, fruit du contact direct des armées aristocratiques et des marchands qui en auraient diffusé la langue dans les populations. Cette origine est du reste bizarrement duelle chez Mir, qui la situe à la fois à l'époque d'Amir Khusro, au XIII<sup>e</sup> siècle, et à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, règne d'Akbar. L'ourdou aurait donc été diffusé pour ces raisons par les conquérants moghols dans toute l'Inde jusqu'au Deccan, comme une *lingua franca* qui se serait raffinée par ses contacts avec l'élite musulmane et sa culture persane – mais serait restée dans un statut de *lingua franca* durant cinq siècles<sup>30</sup>.

Le début du XIX<sup>e</sup> siècle accrédite ainsi la légende de cette *lingua franca* propagée par la soldatesque du nord au sud de l'Inde, légende qu'on retrouve souvent dans la genèse du hindi moderne et de l'hindoustani. Certes, l'année 1800 est celle de la fondation du Fort William College britannique, et Mir y est recruté pour enseigner et développer (donc institutionnaliser) sa langue (*Hindustanee Urduo*) ainsi que divers *moonshees* (musulmans) alors que des *pondits* (hindous) sont employés pour développer et enseigner la *bakha* ou *hindee*, de sorte qu'on a pu attribuer à la volonté impériale la division des langues et littératures. En réalité, durant le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'institutionnalise dans la culture aristocratique une langue lexicalement persianisée et littérairement nourrie de la tradition iranienne : la réforme poétique du premier grand poète ourdou, Wali d'Aurangabad, à la suite d'une première visite à Delhi en 1702 où sa langue (à l'époque le *hindavī*) est critiquée par Gulshan Shah, aboutit à sa consécration poétique lors de sa seconde visite en 1720, sur la base d'un art poétique

<sup>28</sup> Cette langue de l'élite aristocratique et du pouvoir, revendiquée bientôt comme «ourdou», est donc exactement la persianisation du parler local par l'élite aristocratique. Harshad Gorgānī, dans *Farhang-i āsafīā* en 1901 (Lahore, Lafa-i am Press, p. 845), exprime la réticence des locaux (ām se garz na thī « n'était pas appréciée du commun »). Selon U.N. Tiwari (1956 : 151, 23), c'est la langue des Sahabs, des étrangers (vilāyat), « la langue des nouveaux musulmans qui exclut les mots et les pensées des blanchisseurs, des tisserands, ce n'est pas la langue des habitants (chāvnīyō ke baśindō) ». Pour la transcription de l'izafe qui sert de joncteur entre deux termes en persan, je conserve la graphie –i en usage pour le persan, réservant la graphie –e usuelle en hindi aux termes pour lesquels elle s'est imposée, dont certains noms propres.

<sup>29</sup> Mīr Tāqī 'Mīr' (mort en 1810) : *Na jāne log kahte hāī kisko surūr-i-galb / āyā nahīyah lafz hindī zabān ke bīc* (« Dieu sait ce qu'on entend par surūr-i-galb, ce mot [« joie du cœur »] n'est pas dans la langue hindi »). Les termes de *rekhtā* et *rekhtī* sont aussi courants pour désigner la variété moins persianisée de l'ourdou (particulièrement dans le Deccan) avant que ne s'impose le nom d'ourdou, et celui de *gurjari* pour la variété occidentale.

<sup>30</sup> Gagnant ainsi un siècle sur la réalité, car Akbar n'a pas encouragé la persianisation de la langue locale, encourageant au contraire le braj et l'écrivant lui-même.

conforme au goût de l'élite aristocratique de Delhi (topos poétiques persans, ghazals). En 1755 la langue ainsi réformée devient la norme poétique et littéraire, avec Shah Hatim qui, dans son *Divānzāda*, présente un véritable programme de purgation des mots hindis, à remplacer par des mots persans.

### 1.2.2. Les débuts de la littérature «hindi» (**hindavī/dehlavī**) et de la littérature «ourdou» (**urdū**)

Si on s'est toujours accordé pour citer le célèbre Amir Khusro aux origines de la tradition littéraire et linguistique hindi, après les récits épiques du *Bisaldev Rasau* et du *Prithvirāj Rasau*<sup>31</sup> ou encore Gorakhnath, entre les X<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, il est aujourd'hui assuré qu'Amir Khusro a été précédé par toute une pléiade de poètes soufis comme Abdul Rahman (né en 1170) ou Addahnam, eux-mêmes inscrits dans le prolongement des poètes siddhas, mystiques nourris de bouddhisme, de tantrisme et de shivaïsme. Ceux-ci, mis en lumière d'abord dans leur traduction tibétaine par l'écrivain Rahul Sankrityayan dans les années cinquante, sont actifs dès le VIII<sup>e</sup> siècle et leur langue est déjà du nouvel indo-aryen moderne, deux siècles avant, donc, la date proposée pour les débuts du NIA par des linguistes fiables comme S. K. Chatterji.

Traditionnellement reconnus comme origine des littératures bengali, oriya, assamaise, ces poètes (Sarahapa, Karnaripa, Aryadeva, Luipa) utilisent une langue à la charnière entre l'apabhramsha et l'indo-aryen moderne. Il est encore plus anachronique de rattacher cette langue à une des langues modernes d'aujourd'hui que de rattacher au panjabi, au hindi, à l'avadhi, au magahi, aux parlers rajasthani, la langue de la génération des yogis quelques siècles plus tard. Ces sectataires du **Nāthpanth** («voie du Seigneur»), épousent les conceptions populaires et hétérodoxes, par rapport à l'hindouisme brahmanique, d'une religion mêlant shivaïsme populaire et mystique yogi ; le plus connu est Gorakhnath, mais il faudrait leur associer la tradition soufie, qui a la même langue, avec Baba Farid, ou Aminuddin Nagauri.

Si même à l'époque suivante, celle des débuts de la littérature dite dévotionnelle (**bhakti**), avec Kabir (XIV<sup>e</sup> siècle) et les poètes adoreurs d'un principe absolu au-delà de toute figure divine (**nirgun**), le caractère composite de la langue, impossible à assigner à une région particulière, est à l'origine de sa désignation comme **sant bhāṣhā** («langue des saints») ou **sadhūkari** («des renonçants»), a fortiori celle des Naths entre les X<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles est à sa façon «transrégionale». Dire que *ḍholā mārū*, ancienne ballade du Marwar, est du vieux rajasthani ou du vieux goujarati, ou dire que Namdev et Jñanesvari écrivent en vieux marathi, Kabir en vieil avadhi, revient à plaquer des catégories modernes sur une langue qui était encore en voie de différenciation régionale<sup>32</sup>. En outre, le type de message véhiculé (religion universelle, populaire) par cette littérature dévotionnelle dans tout le nord et le centre de l'Inde par des poètes qui se déplaçaient beaucoup explique l'émergence d'une langue composite, usant de termes régionaux marqués dans un répertoire transrégional : il n'est guère étonnant d'y trouver des éléments de hindi, haryani, panjabi, rajasthani, goujarati, cet impur **pančmel** («mélange de cinq») souvent discrédité, auquel on peut ajouter braj, avadhi, bhojpuri, bundeli.

Le livre sacré des Sikhs, l'*Adi Granth* (1604) contient des textes de Guru Nanak le fondateur du sikhisme, mais aussi de Kabir et d'autres poètes de la bhakti, dont la langue n'est pas plus proche de l'actuel panjabi que celle de Kabir, originaire de Bénarès, ou du soufi Mohammad Jayasi (1477-1542), auteur d'une célèbre histoire d'amour allégorique *Padmāvat*.

<sup>31</sup> Le *Prithvirāj rasau* de Chand Bardai aurait reçu la forme qu'on lui connaît entre 1460 et 1675 et non au XII<sup>e</sup> siècle, date des événements relatés.

<sup>32</sup> Traductions françaises dans la collection « Connaissance de l'Orient » (Gallimard).



Mulla Daud auteur de la célèbre ballade amoureuse soufie *Candāyan* (1379) écrit dans une langue proche de la *sant bhāṣhā*. La phase dite *sagun* (qualifiée : centrée sur une figure divine spécifique) de la religion dévotionnelle, qui se développe parallèlement, est celle des grands classiques krishnaïte, avec Surdas (1483-1563) et ramaïte, avec Tulsidas (1532-1623) et son *Ramayana* ou *Rāmcaritmānas*. Si les variétés linguistiques sont ici, au XVI<sup>e</sup> siècle, nettement identifiables comme occidentale (braj) et orientale (avadhi) respectivement, c'est autant du fait du fort ancrage régional dans le pays Braj et dans la région d'Ayodhya, centres actifs du vishnouisme krishnaïte et ramaïte respectivement.

Mira Bai (1499-1547), grande poétesse krishnaïte, a, elle, une langue plus composite. Ce qui se passe au sud dans les Sultanats du Deccan<sup>33</sup> est semblable : le premier masnavi, de Nizami, en 1460, est du hindi, comme celui de Ghawasi au XVII<sup>e</sup> siècle ; Mulla Wajahi (*Sabras*, fin XV<sup>e</sup> siècle) dit écrire en langue hindi (*hindī zabān*), comme Burhanuddin Janam au XVI<sup>e</sup> siècle (son *Kalimat-ul-ḥikāyāt*, en 1580, est en braj et dehlavi), et comme Wali avant sa sanction à la cour de Delhi et sa conversion au ghazal persianisé en 1700.

Il est donc clair que l'histoire linguistique et littéraire de ce qui va s'appeler ourdou et hindi est la même jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. L'historien de la littérature ourdou Suhail Bukhari cite Kabir, Jnavesvara, Namdev, Raidas, Eknath, poètes de la bhakti, comme constitutifs de la tradition littéraire ourdou ; d'autres y intègrent Chand Bardai, Tulsidas, Surdas, Mira, voire les Sidhas et les Nathpanthi<sup>34</sup>. L'ourdou moderne n'est donc pas plus que le hindi moderne la brusque émergence d'une langue littéraire à partir d'une *lingua franca* née du contact entre musulmans conquérants et peuple local, mais le même continuum littéraire, qui va des prakrits aux variétés régionales pré-modernes graduellement différenciées, s'est trouvé, dans le cas de l'ourdou, recouvert par la volonté, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de persianiser la langue locale. Ce que recouvre le terme *ourdou* moderne n'est ni plus ni moins que l'ourdou impérial, langue de l'aristocratie musulmane forgée entre la fondation de Shahjahanabad (1648) et la fin du règne d'Aurangzeb (1707), c'est-à-dire tout à la fin de la domination moghole. Cet ourdou impérial reflète, d'après T. Rahman, l'effet du déclin de l'empire moghol et du complexe d'infériorité qui pousse alors l'élite aristocratique à revendiquer une ascendance iranienne et une langue distincte.

### 1.3. LA POLITIQUE LINGUISTIQUE ET LES INSTITUTIONS

#### 1.3.1. La politique linguistique coloniale

Si la séparation de l'ourdou comme langue distincte et culture distinctive est un fait accompli en 1800, la fondation à Calcutta le 4 mai 1800 du Fort William College, dirigé par John Gilchrist, à l'initiative du marquis de Wellesley, a assurément consommé la rupture. Événement d'une portée politique majeure, cette fondation vise à préserver les « intérêts de l'English East India Company » et la « stabilité de l'Empire britannique » en donnant au personnel de la Compagnie appelé à servir aux Indes une formation linguistique idoine.

Les recommandations à l'administration du College de Webbe (posté à Madras) préconisent dans l'ordre : bonne connaissance du dialecte régional, familiarité avec le persan, hindoustani commun (et éventuellement connaissance du sanskrit). Cet hindoustani commun a

<sup>33</sup> Alauddin Khilji y arrive dans les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Son général, Malik Kafur, conquiert le Gujarat (1297), le Maharashtra (1301), l'Andhra (1307), le Karnataka (1308). En 1327, Tughlaq transfère une importante partie de la population de Delhi à Daulatabad (aussi nommée Devagiri), population qui parle, bien sûr, dehlavi, sous divers noms (en particulier *rekhtā*).

<sup>34</sup> Suhail BUKHARI, 1965. *Urdū kā qadīmtarīn adab*, Lahore, Naqoosh, p. 102. Ali Jawab Zaidi et Masud Husain ont le même discours, qui reste marginal dans la tradition pakistanaise, pour des raisons de construction identitaire distinctive bien expliquées par Tariq REHMAN (*Language and Politics in Pakistan*, 1996, 2003, Karachi, OUP, chapitre 5).

été enseigné (textes originaux rédigés en prose ou adaptés du braj, du sanskrit, du persan, sur la base du parler contemporain, grammaires, lexiques) par des maîtres de langue distincts : les munshi (*moonshes*) pour l'ourdou en graphie arabo-persane (dont Mir Amman *cf. supra*, Mirza Qasim Ali Khan, Mazahar Ali Khan Vila) et les pandits (*pondit*) pour le hindi en nagari (dont Lallulal, auteur du *Premśāgar* en 1803, Sadal Mishra, auteur du *Nasiketopākhyān* en 1810)<sup>35</sup>.

Il est certain qu'au cours du temps, l'hindoustani enseigné est de plus en plus devenu synonyme d'ourdou («hindostanee or oordoo») mais cette orientation est surtout, pragmatiquement, dictée par la volonté de réutiliser l'infrastructure déjà en place dans le précédent gouvernement, dont le personnel utilisait la variante ourdou de l'hindoustani et écrivait dans l'alphabet arabe. Elle n'était du reste pas sans partage, la nécessité de toucher le peuple (de langue nettement moins persianisée que celle du personnel administratif) étant estimée aussi cruciale pour la «stabilité de l'empire» que celle d'exploiter l'ancienne machinerie administrative. Aux alertes d'un responsable (Roebuck, cité supra note 26) en 1812 sur le piètre état de l'enseignement du «hindostanee or hindee» au College, comparé à celui de l'«hindostanee or oordoo», répond, encore en 1824, une inquiétude sur la distinction même des deux langues, car la disparité commence à apparaître comme une erreur politique<sup>36</sup>. Les maîtres de langue hindi n'en fournissent pas moins le matériel pédagogique utilisé dans les écoles hindiphones durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle (l'anthologie *Guṁkā*), mais l'enseignement des langues «vernaculaires», encouragé par le Vernacular Dispatch de 1854 (vingt ans après le célèbre décret de Macaulay en 1835 en faveur de l'instruction de l'élite en anglais), théoriquement dans leur style parlé<sup>37</sup>, s'avère dans la pratique aboutir à la promotion respectivement du hindi sanskritisé et de l'ourdou persianisé, les élites locales ne s'intéressant guère à l'instruction des masses. Si Raja Shiv Prasad Singh 'Sitar-e-hind' (1823-1895) milite pour une éducation dans la langue commune avec les deux écritures, les tenants d'un hindi purifié par la sanskritisation, comme Lakshman Singh (1826-1896), vont l'emporter. Au hindi foisonnant de Bhartendu (1850-1885) s'oppose la langue châtiée du romancier et essayiste Dvivedi, fondateur de journaux (*Sarasvati, Nagari Pracharini Patrika*, les plus connus, mais aussi *Maryada, Indu, Pratap, Abhyuda*).

Entre temps, le persan comme langue officielle de l'administration et de la justice locales depuis Akbar a été remplacé par les langues «vernaculaires» en 1836, et le système traditionnel d'enseignement (sanskrit dans les gurushala et pathshala, persan dans les madrasa) progressivement concurrencé par des écoles modernes. Le Delhi College (1827) et le Sanskrit College de Bénarès (1791)<sup>38</sup>, visés par Macaulay pour le pédantisme et l'obscurantisme de leurs enseignements, se voient concurrencés par les universités anglophones : la fondation en 1857 des universités de Bombay, Calcutta, Madras consacre la victoire des «anglicistes» dans la controverse avec les «orientalistes» au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (les langues vernaculaires sont même supprimées comme matières des programmes à Bombay en 1862).

---

<sup>35</sup> Respectivement *L'océan d'amour* et *L'histoire de Nasiketa*. Inshallah Khan «Insha» dans les mêmes années, hors du College, fonde parallèlement le hindi purgé de tout élément extérieur (braj, persan, mais aussi sanskrit) avec *Rānī Ketkī kī kahānī*, *L'histoire de la reine Ketki*.

<sup>36</sup> Gilchrist, qui est crédité de cette division, en vient à la déplorer. Nombreux documents cités dans Rai (1984 : 16) : «Much perplexity has arisen with regard to the languages of the Upper Provinces from a disposition to consider them as distinct from Hindostanee and from each other and from not regarding them as mere modifications of one common form».

<sup>37</sup> L'anglais ne doit donc jamais se substituer à une bonne connaissance des vernaculaires, car «les langues comprises par la masse sont plus importantes» (Article 13) et ce sont du reste elles qui ont remplacé le persan dans l'administration et la justice en 1836.

<sup>38</sup> Fondé par Jonathan Duncan et subventionné par les revenus de la Compagnie des Indes Orientales, devenu plus tard la Benares Hindu University.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement de l'imprimerie, beaucoup plus tardif que dans le Deccan (mission chrétienne de Serampour<sup>39</sup>) suscite la création des premières maisons d'édition : la School Book Society de Calcutta (1817, en khari boli sanskritisée), suivie de celle d'Agra, et des premiers journaux hindi : *Udant Martand* (1824, Calcutta), *Banqdoot* (1826, Calcutta), puis *Praja Mitra* («l'ami du peuple»), *Sudhavarshan* (1854, Calcutta, premier quotidien), *Bharat Mitra*, *Sarsudha*, *Nidhi*, *Uchit Vakta* (très sanskritisé).

### 1.3.2. Le mouvement nationaliste

La question des langues a d'emblée été cruciale dans le mouvement, dont on peut dater le préambule dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Harishchandra «Bhartendu» par exemple, le premier dramaturge hindi (*Andher Nagarī* «La ville des ténèbres») et fondateur de plusieurs journaux de tendance réformiste, notamment en matière d'éducation féminine (*Harishchandra Chandrika*, 1867, *Kavivachansudha*, 1867-83) : dans un célèbre discours, il met en parallèle le progrès technique, économique, et le développement de la langue hindi.

Le mouvement réformateur de l'Arya Samaj («société aryenne» fondée en 1875 par Dayanand Sarasvati) prône en hindi la modernisation religieuse (réinventant le védisme), l'abolition des castes et l'autonomie, ou *swa-raj*, néologisme sur base sanskrite, que reprendra Gandhi, avec *swa-desh* (litt. auto-pays), et avec lui le mouvement du Congrès Indien. Les positions de Gandhi, lui-même goujaratiphone, sur la langue nationale sont clairement en faveur d'une langue accessible (donc non sanskritisée ni persianisée), et ce qu'il entend par «hindoustani hindi» est d'abord la langue commune qui n'appartient pas plus aux hindiphones hindous qu'aux ourdouphones musulmans. Dès 1917, il propose l'adoption d'une langue nationale, facile à apprendre pour les officiels et, pour le citoyen, apte à servir pour l'échange pan-indien dans les domaines religieux, économique et politique, regroupant le plus grand nombre de locuteurs, hors toute considération conjoncturelle<sup>40</sup> – le «hindi» y ayant vocation – et l'adoption des langues vernaculaires dans les réunions locales<sup>41</sup>. En 1918 il crée la *Dakshina Bharat Hindi Prachar Sabha*, institution pour la diffusion du hindi en Inde du sud<sup>42</sup>. Ce hindi, qu'il appelle plus tard hindoustani et compare au confluent sacré du Gange et de la Yamuna pour son harmonieux mélange de hindi et d'ourdou courants, vise à éviter la désunion des deux principales communautés religieuses. En 1927, est fondée la *Hindustani Akademi* à Lucknow. Mais les suspicions, loin de s'estomper, l'amènent à un conflit ouvert avec les partisans du hindi sanskritisé, notamment Seth Govind Das et P. D. Tandon, directeurs de la puissante organisation *Hindi Sahitya Sammelan* (et proches des fondamentalistes de la *Hindu Mahasabha*), où, depuis 1918, Gandhi diffusait ses positions linguistiques et dont il démissionne en 1941. Conflit aussi avec les partisans de l'ourdou persianisé (comme Jinnah, lui-même anglophone, fondateur de la Ligue musulmane, qui décide d'adopter l'ourdou comme langue nationale du Pakistan en 1937), mais aussi avec des modérés, comme le directeur de l'organisation pour la promotion de l'ourdou (*Anjuman-i taraqqi-i urdu*), Abdul Haq, en 1936 quand la *Bharat Sahitya Parishad* adopte l'écriture nagari dans ses comptes rendus.

L'hindoustani, langue de synchrèse culturelle et linguistique, a connu une courte période

<sup>39</sup> Mais il faut attendre 1930 pour la première machine à écrire à clavier hindi (nāgarī lekhan yantra, de Shailendra Mehta).

<sup>40</sup> Presidential Address at the Second Educational Conference in Gujarat, 20 octobre 1917.

<sup>41</sup> Dès 1909, Gandhi dénonce le «piloti» qu'a représenté l'anglais pour lui, perte énorme de temps et d'énergie, l'aliénation d'avec sa propre famille, tragédie éducative et politique (voir aussi *The evil wrought by the English Medium*, Ahmedabad, Navjivan Publishing House).

<sup>42</sup> A quoi il tient jusqu'à l'Indépendance, encore dans son discours lors de la Jubilee Celebration de 1946 : «I want a pledge from you here and now that you will all learn Hindustani. I say it is your dharma to learn Hindustani which will link South with the North».

d'institutionnalisation : en 1938, le *Hindustani Committee* se donne pour tâche de faire un dictionnaire, avec Abdul Haq, Tara Chand, Tam Naresh Tripathi et R. B. Saxena ; la *Hindustani Prachar Sabha* (puis *Sangh*), fondée en 1942 à Wardha par les démissionnaires du Rashtra Bhasha Prachar Samiti (« Comité pour la diffusion de la langue nationale »), dont Gandhi, Rajendra Prasad, Nehru, Pattabhi Sitaramayya et Tara Chand, a aujourd'hui disparu comme le comité qu'elle remplaçait. C'est donc le hindi/ourdou parlé que Gandhi a en tête quand il le présente comme la seule langue propre à un *swaraj* qui serait celui, « non de l'élite anglophone, mais des millions d'affamés et des millions d'illettrés, et de femmes et d'intouchables, et de tous les dominés. » (*Young India* 1931).

### 1.3.3. La Constitution et les institutions modernes

Les plus difficiles sessions de l'Assemblée Constituante qui siège entre 1947 et 1950 ont été celles qui portaient sur la langue. Les « modérés », dont Nehru, Patel, Pattabhi Sitaramaya, et les « hindiwallahs » s'affrontent avec une grande violence. Seth Govind Das et P. N. Tandon, les deux plus virulents défenseurs du hindi sanskritisé, vont jusqu'à accuser de trahison nationale les partisans d'une autre graphie que la nagari : P. D. Tandon par exemple écrit le 8 avril 1949 que s'opposer à la langue nationale hindi écrite en nagari revient à trahir la nation, et l'ourdou est dépeint comme une langue sémitique, donc étrangère et dangereuse pour l'unité nationale<sup>43</sup>. C'est la question de la langue, du reste reportée jusqu'à la dernière année, qui contraignit Nehru à recourir par trois fois au vote, alors qu'il avait identifié le projet démocratique au choix consensuel, ce qui put se faire pour tous les articles autres que ceux relatifs à la langue (343-351). Et c'est sur la question de la graphie des chiffres que faillit achopper le dernier vote, les deux factions ayant d'abord eu le même nombre de voix (d'où la légende d'un choix du hindi à une voix près).

La Constitution, rédigée en anglais, promulgue deux langues officielles, le hindi et l'anglais (une durée de quinze ans étant prévue pour préparer le choix exclusif du hindi), les numéraux étant dans la graphie internationale<sup>44</sup>. Pas de langue nationale donc, bien qu'en hindi ce soit systématiquement le terme *rāṣhṭrabhāṣhā* ou *rajbhāṣhā* (« langue nationale ») qu'on emploie. L'article 351 donne les directives de diffusion et de développement de la langue hindi de manière à en faire l'expression de la culture composite du pays, par emprunt à l'hindoustani et aux autres langues régionales, ainsi qu'au sanskrit<sup>45</sup>. Elle comporte une annexe (*Eighth Schedule*) enregistrant les principales langues régionales (quatorze en 1950), et présente la nouvelle organisation des Etats.

Ces trois points sont à l'origine de la montée des tensions en matière de langue, tensions qui se sont de plus en plus politisées au XX<sup>e</sup> siècle, pour aboutir d'une part au refus du hindi comme langue nationale ou officielle unique en 1965, de l'autre à la réorganisation des Etats, en 1956 d'abord, poursuivie ensuite jusqu'en 2002. Quant à l'annexe des langues officielles régionales (*scheduled languages*), elle s'est elle aussi étendue jusqu'à en dénombrer

<sup>43</sup> Accusation qu'on retrouve périodiquement. L'apparition de *Mein Kampf* sur les marchés (constatée depuis 2000) n'est évidemment pas sans rapport avec cette conception du hindi symbole aryen vs l'ourdou symbole sémite.

<sup>44</sup> Les traductions hindi comme ourdou furent déclarées illisibles par Nehru, hindiphone de naissance. Quant à la langue nationale, c'est délibérément qu'elle fut rejetée, par consensus, alors que le Pakistan promulguait en 1952 l'ourdou, langue minoritaire au Pakistan, comme langue nationale (Documents de l'Assemblée Constituante, *Basic Principles Committee*).

<sup>45</sup> Article 351: « Directive for development of the Hindi language. It shall be the duty of the Union to promote the spread of the Hindi language, to develop it so that it may serve as a medium of expression for all the elements of the composite culture of India and to secure its enrichment by assimilating without interfering with its genius, the forms, style and expressions used in Hindustani and in the other languages of India specified in the Eighth Schedule, and by drawing, wherever necessary or desirable, for its vocabulary, primarily on Sanskrit and secondarily on other languages ».

aujourd'hui vingt-deux.

Le *Board* (puis *Committee*) of *Scientific and Technical Terminology*, créé en 1950 et chargé des créations néologiques et de la préparation de dictionnaires techniques, recourt exclusivement aux dérivations et calques du sanskrit, créant un hindi officiel très éloigné de la langue parlée par la population hindiphone. C'est cette langue qui est officiellement diffusée, notamment par l'Institut Central du Hindi (*Kendriya Hindi Sansthan*), à Agra, Delhi, Mysore, Hyderabad, Gauhati<sup>46</sup> et ses journaux (*Bhāṣā, Varsikī, Sāhityamālā*). C'est elle qui est enseignée dans les écoles, où les directives officielles (du *Central Advisory Board of Education*, créé en 1956) prévoient une formule à trois langues, dont la langue officielle de l'Union, à côté de la langue régionale<sup>47</sup>. Dans certaines régions «hindiphones», où la langue d'enseignement est censée être la langue maternelle, le style de hindi utilisé diffère tellement de celui du parlé (avadi, braj, chattisgarhi, rajasthani) que l'élève a souvent l'impression d'une langue étrangère. D'où l'énorme taux d'échec scolaire, dans le Bihar et le Chhattisgarh en particulier, où les instructions données par les manuels scolaires sont incompréhensibles pour les enfants, comme le hindi même simplifié des enquêteurs. L'élaboration de manuels en dialecte est souvent critiquée comme potentiel encouragement aux forces de désintégration, tandis que se perpétue auprès des instituteurs le sentiment que seule l'instruction dans la langue standard libèrera les locuteurs «patoisants» de leur arriération (*backwardness*). La scolarisation en hindi standard, loin de résorber la distance entre hindi officiel et parlars régionaux, en dramatise donc l'effet, par l'infériorisation qu'elle implique de ces derniers. Dans un rapport longtemps censuré, au titre éloquent («Linguistic deprivation among the socially disadvantaged in Bihar»), M. K. Tiwari a mis en évidence une véritable aliénation des locuteurs des trois «dialectes» indo-aryens principaux (bhojpuri, magahi, maithili), qui ne maîtrisent pas le hindi standard, les défavorisés se trouvant réduits par l'école à un «alinguisme» de fait (que dénonçait déjà Grierson un siècle plus tôt)<sup>48</sup>. L'aliénation linguistique se retrouve à tous les niveaux linguistiques (administration, police, justice), le citoyen défavorisé ne pouvant comprendre les formulaires qu'il doit remplir et signer.

Quant aux rapports du hindi avec les autres langues officielles ou régionales (décrites et soutenues par le Central Institute of Indian Languages de Mysore<sup>49</sup>), ils ont été si catastrophiques qu'en 1965 l'imposition exclusive du hindi est violemment refusée en particulier dans les Etats du sud, à la suite du rassemblement anti-hindi du parti DMK à Madras (Dravida Munetra Kazhagam anti-Hindi Conference), furieux de la disparité entre les investissements pour diffuser le hindi et l'absence totale d'efforts pour l'enrichir d'emprunts aux autres langues. Le «nouvel hindi», perçu comme une «négation de la démocratie laïque», devient un symbole de sectarisme religieux et cause la ruine des langues minoritaires, selon

---

<sup>46</sup> Website : <http://www.indiaeducation.ernet.in/institutions/PROFILE.ASP?no=U01283>.

<sup>47</sup> La «three language formula», remaniée par la Commission Kothari une première fois en 1966, est encore souvent difficile à appliquer. Un exemple des conflits qu'elle peut engendrer est illustré au Karnataka, lorsqu'en 1985 le Comité Gokak modifia la liste des langues maternelles pour en exclure le sanskrit, qui devient troisième langue, ainsi que l'ourdou, alors que le kannada devient obligatoire comme première langue. S'ensuivit une révolte des Brahmanes en faveur du sanskrit, et un «jihad» des musulmans (même non ourdouphones), qui avaient du reste revendiqué en masse le droit à l'éducation en kannada en 1971 et 1981. Les loyautés linguistiques avaient évolué, s'associant de plus en plus dans les années 1980 à la langue comme marqueur d'identité politique et communautaire.

<sup>48</sup> TIWARI, M.K., 1995, «Linguistic Deprivation Among the Socially Disadvantaged in Bihar», *International Journal of Dravidian Linguistics*, 8-81.

<sup>49</sup> «The Central Institute of Indian Languages was established to co-ordinate the development of Indian Languages, to bring about the essential unity of Indian languages through scientific studies, promote inter-disciplinary research, contribute to mutual enrichment of languages, and thus contribute towards emotional integration of people of India», indique d'emblée le site de l'Institut (<http://www.ciiil.org/Main/Languages/index.htm>). Il faut signaler le succès des missions d'alphabétisation qu'il s'assigne, notamment en pays tulu, langue dite «tribale».

Frank Anthony, leader de la faction pro-anglais, dans les années 1960 (*Report of the Committee of Parliament on Official Language*). Ces langages minoritaires ont du reste d'autres raisons de revendiquer un statut, à travers la création d'un nouvel Etat, comme ce fut le cas de la première division, celle de l'Andhra Pradesh, créé en 1953 après le jeûne à mort du leader du mouvement télougou Poti Sriramulu en 1952. Se sont ensuivies de nombreuses autres divisions : Nagaland et Assam en 1963, Panjab panjabiphone et Haryana hindiphone en 1966, Goujarat et Maharashtra en 1966, puis Mizoram, Meghalaya, Tripoura, en 1972, Goa séparé du Maharashtra en 1994, jusqu'au Jharkhand santhaliphone et au Chhattisgarh séparés en 2000 du Bihar et du Madhya Pradesh. Les mouvements linguistiques, largement politisés, visent l'inscription à l'article VIII, qu'elle soit ou non assortie de la création d'un nouvel Etat.

Mais quels que soient la véhémence de la lutte pour la reconnaissance officielle des diverses langues régionales et les griefs contre le hindi « officiel », dans l'accès à la reconnaissance publique (nationale) et aux emplois, c'est l'anglais, et non le hindi, qui exerce le poids le plus considérable. Pour ne prendre que quelques exemples, le prestigieux concours scientifique de l'IIT implique la connaissance de l'anglais, tout comme celui de l'IAS, l'équivalent de l'ENA. Les candidats trop faibles en anglais font théoriquement l'objet d'une délibération, mais ils sont rarissimes<sup>50</sup>, indice que l'excellence scientifique ne se recrute que dans les formations scolaires English-medium : les statistiques des reçus sont fonction du taux d'établissements scolaires anglophones dans l'Etat (Tamil Nadou dans les années 1960, Etats du nord-est maintenant, ont des pourcentages de reçus très supérieurs au rapport de leur population à la masse nationale, et l'inverse est vrai du Goujarat, du Rajasthan ou du Bihar).

Pourtant les tirages des grands quotidiens ne reflètent pas une domination écrasante de l'anglais, qui est suivi de près par le malayalam (parlé dans l'Etat le plus alphabétisé) et le hindi : 1 687 099 pour le *Times of India*, quotidien en anglais le plus lu, 847 346 pour l'*Hindustan Times*, à peu près comparable au tirage du journal bengali le plus vendu (*Ananda Bazar Patrika*), le quotidien hindi le plus vendu (*Dainik Jagaran*) ayant un tirage de 1 138 035 et celui en malayali (*Malayala Manorama*) de 1 208 001. Le lectorat, par contre, était estimé en 2006 supérieur pour les quotidiens hindi (*Dainik Jagaran* : 21,2 millions, *Rajasthan Patrika* : 21 millions), alors que celui du *Times of India* tourne autour de 8 millions, celui du *Hindu*, du *Hindustan Times* et du *New Indian Express*, de 4 millions.

#### 1.4. ÉCRITURE, LITTÉRATURE, TRADITION GRAMMATICALE

##### 1.4.1. Les écritures

On saisit le caractère éminemment politique de la question de la graphie à la vigueur des dissensions que créa ce point dans l'Assemblée Constituante. Si aujourd'hui les diverses réalités recouvertes par le terme *hindi* ont pour écriture l'alphabet utilisé aussi pour le sanskrit, la *devanāgarī*,<sup>51</sup> ainsi que pour le marathi et le népali, les superpositions entre langue et écriture sont modernes. Les textes anciens aujourd'hui considérés comme socle de la littérature hindi, –composés pour la plupart avant la généralisation du terme *hindi* pour désigner la langue, du reste non encore standardisée, parlée dans la région – ont été compilés dans diverses écritures. Ainsi la littérature panjabi a, jusqu'au XX<sup>e</sup>, siècle été écrite surtout en caractères arabes modifiés, dits « arabo-persans », ou en nagari.

La question graphique, si brûlante lors des débats de l'Assemblée Constituante, n'est que depuis un siècle un marqueur d'identité linguistique. La nagari s'est développée à partir de la

<sup>50</sup> Et les délibérations peuvent se faire attendre des années, comme dans l'affaire de l'étudiant Shyam Rudra Pathak, qui avait soumis un mémoire sur le bio-gaz rédigé en hindi à l'IIT en 1985 et perdu son emploi chez Tata Electronics & Co parce qu'il attendait toujours ses résultats, plusieurs années après la soumission du mémoire...

<sup>51</sup> Ou *nāgarī*. Le mot est dérivé de *nagar* « ville, cité », et *deva* « dieu ».

brahmi, elle-même développée au temps d’Ashoka (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) à partir de l’écriture araméenne ou d’une combinaison entre cette dernière et la karoshthi, dérivée du grec<sup>52</sup>. De la brahmi sont aussi dérivées les écritures dravidiennes, et la sharda (nord-ouest de l’Inde) à partir de laquelle se sont formées la *gurmukhī*, alphabet de la langue panjabi, (*litt.* «de la bouche du guru», car son invention est attribuée à Angad, second guru de la tradition sikkhe entre 1637 et 1651), la *ākrī* employée au Jammu Kashmir, dont se rapproche l’écriture *dogrī*, *kulluī* (Himachal Pradesh) et la *lanḍā*, utilisée par les commerçants dans la même région. La branche nagari représente l’évolution centrale de la brahmi, après un stade dit gupta (du nom de la dynastie Gupta, IV-V<sup>e</sup> s.) puis sa version cursive *kuṣīla* («courbe»), qui aboutit, au XII<sup>e</sup> siècle, à la *devnāgarī* moderne à l’ouest (Goujarat, Rajasthan) et aux divers types de *kaiṣhī* plus anguleuses des parlers orientaux, du Bihar à l’Assam (*bhojpurī kaiṣhī*, *māgahī kaiṣhī*, et la *maithilī kaiṣhī* ou *tirhutī* réservée aux brahmanes maithili et proche du bengali). La branche centrale-occidentale de la nagari produit aussi la *mahājanī*, cursive sans voyelles (du nom de la caste de prêteurs des Mahajan), utilisée par les négociants du Rajasthan, et la *moḍī*, en usage au Maharashtra et réputée inventée par le ministre Balaji Avagi de Shivaji à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La devanagari ne s’est imposée qu’au XX<sup>e</sup> siècle sur la *kaiṣhī*, encore utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle pour écrire l’ourdou et le hindi, notamment par les Kayasth, clercs officiels du Raj britannique.

#### 1.4.2. La littérature hindi moderne

Peu touchée par l’officialisation de la langue, et pas encore par la communautarisation des rapports entre hindi et ourdou, la littérature hindi a pour figure fondatrice Premchand (1880-1936), à l’origine du courant progressiste, réaliste et social, qui a commencé à écrire en ourdou<sup>53</sup>. Comme Jainendra Kumar, premier artiste du style, suivi dans les années cinquante par Phanishwarnath Renu, il illustre le courant gandhien qui domine l’époque, parallèlement aux marxistes (Yashpal, Raghav, Nagarjun). L’école de poètes et de dramaturges qui les précède (*chāyāvād*), marquée par Tagore et par la philosophie védantique, a une langue plus sanskritisée (Jayshankar Prasad, Sumitra Nandan Pant, Nirala, Mahadevi Verma). La génération active après l’indépendance a fondé un nouveau style de poésie (*naī kavītā*, ou « nouvelle poésie », avec Agyeya) et de réalisme, délibérément détaché de tout jugement et de toute idéologie, dite la « nouvelle nouvelle » (*naī kahānī*), autour de Mohan Rakesh, Kamleshvar, Rajendra Yadav, Mannu Bhandari, Krishna Sobati, Vaid et Nirmal Verma. Ces trois derniers sont devenus les plus originaux des romanciers contemporains, Sobati avec des inflexions panjabi, Vaid dans une langue très composite, ourdouisée et sanskritisée, Nirmal Verma dans une prose poétique sobre.

Si les héritiers de la nouvelle poésie (Muktibodh, Kedarnath Singh, Kunwar Narain, Udayan Vajpeyi, Ashok Vajpeyi, Trilochan) sont trop variés pour les regrouper en écoles ou tendances, le théâtre est aujourd’hui plus homogène, exploitant souvent certaines formes du théâtre sanskrit (dont le metteur en scène comme personnage) et des arts populaires, voire tribaux (pantomime, chants, danse), mais à des fins généralement subversives (chez Habib Tanvir par exemple), dans la tradition brechtienne qui a renouvelé le théâtre social de l’IPTA (Indian People’s Theatre Association) des années 1950. La fin du XX<sup>e</sup> siècle voit émerger comme genre la littérature féminine (Geetanjali Shree, Alka Saraogi) et la littérature des

<sup>52</sup> *Karoshthī*. Voir SALOMON, Richard, 1998 *Indian Epigraphy. A Guide to the Study of Inscriptions in Sanskrit, Prakrit, and the Other Indo-Aryan Languages*, Londres, OUP.

<sup>53</sup> Bien que l’on cite régulièrement comme premier roman *Parikṣā gurū* de Srinivas Das en 1882, voire Bhagyavati, de Shradhdharam Pullori en 1877, et que le roman vraiment populaire (un peu à la façon d’Alexandre Dumas) soit dû à Devakinandan Khatri avec la série de *Chandrakantā* en 1881 et de ses volumineux descendants *Chandrakantā kī santātī* dont la publication s’étale sur dix ans.

opprimés ou ‘dalit’ (Valmiki, Chauhan, Nemisharay). La National School of Drama et la Sahitya Akademi (l’Académie des lettres) sont les deux institutions officielles les plus actives en matière de financement de projets littéraires, mais les très nombreuses revues littéraires (depuis *Hans*, fondée par Premchand, *Abhivyakti*, *Anubhuti*, *Samkarlin Bhartiya Sahitya*, à la récente revue en ligne *Pratilipi*) constituent un espace remarquablement dynamique pour la création et la critique littéraires.

### 1.4.3. La tradition grammaticale

Il y a depuis 1676 (*Tuhafat-ul-hind*, « Trésors de l’Inde », de Mirza Khan, en persan) une tradition ininterrompue de description de la langue sous le nom d’ourdou (Inshallah Khan ‘Insha’), d’*hindustani* (Ketelaar, en hollandais : *Instruction or Teaching of the Hindustani and Persian languages* [1698]; John Gilchrist, en anglais : *Grammar of the Hindostanee language* [1796], *Oriental Linguist* [1798], *Stranger’s East Indian Guide to the Hindostanee* [1803]; Garcin de Tassy : *Rudimens de la langue hindoustanie* [1829]), de *hindi* (Kellogg : *Grammar of Hindi* [1856]), d’ourdou à nouveau (Platts : *Grammar of Hindustani or Urdu Language* [1873]). Les deux derniers ouvrages sont encore des références, bien que dépassés dans l’analyse philologique par les travaux des savants indiens formés à la grammaire historique (Kamtaprasad Guru : *Hindī vyākaraṇ* [1920], Kishore Vajpeyi : *Hindī śabdānuśāsan* [1958], R. B. Saxena : *Evolution of Awadhi* [1937], U. N. Tiwari : *Hindī bhāṣhā kā uḍgam aur vikās*, [1956] ; *Origin and Development of Bhojpuri* [1966]). Tej Bhatia (*History of the Hindi Grammatical Traditions* [1987]) fait de cette tradition une très bonne exégèse. Ensuite s’impose la tradition générative, dont le meilleur ouvrage est en syntaxe celui de Tara Mohanan (*Argument Structure in Hindi*, 1994) et en phonologie celui de Manjari Ohala (*Aspects of Hindi Phonology*, 1983). *Hindi Morphology* de R Singh & R. Agnihotri (1997) fait exception au courant générativiste, ainsi que *Hindi Grammar* d’Annie Montaut (2004).